

# 78 : BALI ET LES ILES DE LA SONDE



*Galets bleus (plage de Florès) et coraux*

## **Première partie : Bali**

J'ai vécu nombre de belles aventures, mais celle-ci paraît avoir frôlé d'encore plus près le paradis ; nous allions visiter Bali puis le chapelet des îles qui suivent : Lombok, Sumbawa, Komodo, Flores et pour finir Sumba...

Ces noms évoquent déjà des parfums de fleurs rares, des saveurs d'épices, des fêtes ruisselantes de couleurs, de musiques et de soleil : le tout flottant au cœur du Pacifique et sous un ciel d'un bleu profond.

Les années ont passé ; le souvenir de ces journées heureuses, si riches et si variées, s'est peut-être un peu embrouillé dans ma mémoire ; je revois cependant défiler au large de notre embarcation des îles de toutes dimensions recouvertes d'une végétation d'un vert saturé, surmontées parfois par quelques uns des trois cents cônes volcaniques qui les dominent, et dont un tiers fume encore. Bali est la plus connue de ces îles et elle le mérite, mais elle n'est pas la seule ! Elle se présente vêtue d'un tapis de rizières vert tendre, qui s'étagent derrière des murettes minutieusement entretenues et soulignent le graphisme ordonné des courbes de niveau.

La religion est hindouiste. Elle est arrivée des Indes en sautant d'île en île et de siècle en siècle pour se maintenir finalement à Bali, stoppant l'avance musulmane.

Bali, de par sa beauté et la ferveur religieuse de ses habitants, est comme un hymne qui constamment monte au ciel. Les balinais ont conservé la foi des origines ; leurs vies s'écoulaient en parfaite harmonie avec la nature et le monde surnaturel. Des fêtes incessantes ponctuent et animent la vie des villages autour de temples construits dans la lave noire des volcans. Les drapeaux claquent aux vents de mer : tantôt simples oriflammes, tantôt représentant divers symboles religieux ou magiques. Des groupes de musiciens se font partout entendre, recouverts de costumes rutilants et coiffés de petits calots cylindriques. Les caisses de leurs instruments à cordes sont sculptées avec art et profusion dans les plus beaux bois de ces îles.

Les jours de fêtes les femmes arrivent au pied des temples et déposent les paniers de fruits et de fleurs qu'elles ont ap-

portés sur leur tête. La beauté de leurs coiffures, dressées et gonflées avec art, rivalise avec la magnificence de leurs robes brodées.

Dans les rizières d'où elles viennent, de minces poteaux portent de petits autels, chargés d'offrandes destinées aux dieux des bonnes récoltes. En arrière plan, au delà des rizières qui montent à l'assaut des collines, s'élèvent les montagnes du centre, recouvertes de sombres verdure, d'où émergent ici et là des bouquets de hauts palmiers. Parfois on découvre des pagodes légères aux toits élégamment relevés. Tout comme aux Indes, ces temples et pagodes abritent des bandes de singes qui partout jouent et se poursuivent.

Nous nous déplaçons avec un excellent guide indonésien, devenu un ami, ce qui nous valait d'être facilement invités au passage. La première fois, ce fut à l'occasion d'une crémation ; nous fûmes aimablement invités à y participer. La famille était toute souriante, heureuse de nous voir nous joindre à cet événement familial ; les visages exprimaient la paix et la sérénité : ce n'était après tout qu'un au revoir... Nous fûmes aussi, à l'occasion d'un mariage cette fois, priés de nous joindre aux invités ; on nous fit place dans la cour de la maison de famille ; on nous fit asseoir juste au dessous d'une rangée de vénérables religieux. Les femmes, souvent très belles et parées de leurs plus beaux atours, circulaient en offrant des plateaux de délicieuses nourritures ; les futurs mariés arrivèrent : aussitôt les officiants descendirent les rejoindre et la cérémonie commença. Un moment essentiel fut celui où les futurs conjoints durent faire plusieurs fois le tour d'une sorte d'autel orné avec profusion. La jeune fille marchait devant en faisant aller et venir un balai devant



*Marionnette  
indonésienne*

elle, le marié la suivait en faisant le simulacre de la battre avec une poignée de roseaux ; ainsi les choses seraient claires au départ... Un peu plus tard les fiancés furent invités à pénétrer à l'intérieur d'une enceinte de toile. On nous dit qu'à l'intérieur une bassine remplie d'eau les attendait ; les jeunes gens y disparurent ; ils devaient s'y déshabiller, se découvrant l'un l'autre pour la première fois, puis se laver ; les amis recueillaient par dessus la clôture les premiers habits devenus inutiles et inversement leur en faisaient passer de nouveaux plus rutilants. Les jeunes époux ressortirent parés comme des dieux ; c'était le début de leur vie conjugale.

Nous allions de fête en fête, nous nourrissant en chemin et faisant nos choix sur des petits chariots que nous croisions le long de la route ; avançant encore, nous aperçûmes de loin une étrange cérémonie qui se déroulait sur une avancée du rivage ; il s'agissait d'un rite destiné à se concilier les dieux de la mer. Tous les participants étaient nus, et le guide nous suggéra de ne pas approcher.

Pendant notre séjour balinais nous étions installés dans un hôtel confortable, situé sur le bord de mer, à quelque distance de la capitale. Tout autour, c'était la campagne, sauf sur un côté où un grand mur nous séparait d'une ferme. Revenant d'une longue promenade, nous nous rapprochions de la côte, quand nous perçûmes l'écho d'une lointaine musique ; bientôt nous trouvâmes exactement devant la porte de la grande ferme jouxtant notre hôtel. La famille qui vivait là fêtait chaque année l'arrivée de ses ancêtres venus des Indes ; on nous aperçut, et nous fûmes avec insistance invités à entrer. La fête dura toute la journée : musique, danses, théâtre et petits gâteaux ; nous étions les seuls étrangers : les clients de notre hôtel, derrière leur grand mur ignoraient tout de cette fête, et réciproquement.

Notre guide nous dit aussi qu'il y aurait le lendemain, sur le rivage, à quelques kilomètres de là, un grand festival régional. Nous entreprîmes d'y aller, et fûmes bientôt noyés dans la foule des familles débouchant de tous les chemins latéraux ; tous convergeaient vers la plage. En arrivant nous découvrîmes une foule déjà assemblée sur près d'un demi-kilomètre ; de longs piquets portaient toutes sortes d'oriflammes,

de représentations de poissons, de dragons, et autres divinités. De petits étalages offraient partout de quoi manger ; les balinais dès leur arrivée s'approchaient tour à tour du bord de l'eau, y faisaient quelques pas et déposaient sur les ondes paisibles de l'océan de petites gondoles, faites de feuilles de palmiers, chargées de fleurs. La brise les entraînait vers le large où rapidement elles s'effaçaient. Nous étions les seuls étrangers.

Le soir suivant nous fûmes conviés par l'hôtel à assister à une représentation du Ramayana, saga hindouiste évoquant les histoires d'amour et de combats entre hommes, dieux, déesses et démons. La nuit tombait ; la scène était éclairée par quelques torches, dans un espace encerclé de grands arbres. De longs chants très cadencés et un peu guerriers s'élevèrent sous la voûte étoilée.



*Rizières et volcans*

## **Deuxième partie : Petites îles de la Sonde.**

Le jour était arrivé de quitter Bali pour Lombok. Notre bateau nous déposa au pied d'une auberge, d'où nous allâmes visiter un joli temple de pierre noircie par les lichens ; là aussi se préparait une fête ; des femmes, à l'abri d'un auvent, tressaient des dizaines de petits objets avec des feuilles de cocotier, des roseaux et des fleurs. Tout cela se transformait peu à peu en guirlandes et jolis bouquets. Ces femmes aux doigts agiles tissent aussi de fines étoffes dont le style est propre à chaque île. Quant aux hommes, ils sculptent dans le bois des personnages et de gracieux animaux.

Mais il fallait repartir. A côté d'un chantier où s'assemblaient d'élégantes coques de bateaux de pêche, une nouvelle embarcation nous attendait pour nous mener à Sumbawa. Après une nuit de repos, près de la plage, nous prenons la

route de grand matin, au milieu d'un brouillard épais qui laisse apparaître de temps en temps un relief tourmenté ; des silhouettes de palmiers élancés émergent d'une jungle d'arbres inconnus. Nous étant à nouveau rapprochés du rivage, nous dépassons quelques villages de pêcheurs et faisons halte pour nous dégourdir les jambes ; nous gagnons la plage sur laquelle nous découvrons d'étonnants galets d'un bleu azuréen, qui, dans mon souvenir, font encore écho aux bleus de la mer et du ciel. J'entrevois les belles touffes de coraux qui recouvrent les fonds proches du rivage. Dès la nuit venue ces coraux épanouissent leurs milliers de polypes, formant des couvertures ondulantes et veloutées de couleurs pastel ; loin au dessus, le ciel déroule ses étoiles. Comment la terre peut-elle créer tant de beauté au regard des hommes !

Il ne fallait pourtant pas s'imaginer qu'il n'y avait là que des merveilles ; lors d'un arrêt, j'aperçois une grande orchidée blanche ; je saute dans le fossé pour m'en approcher : je n'ai pas toujours pas oublié ma peur ; je venais d'aterrir à quelques centimètres d'un serpent, très long, très mince et de couleur acajou : il se déroula brusquement, jaillissant d'entre mes jambes avant de disparaître ; mortel ou pas je ne le saurai jamais !

Le soir, installé dans une sympathique auberge, nous fûmes gratifiés d'un spectacle organisé par l'école de danse des jeunes filles du village : ce fut un moment enchanteur.

Dès le lendemain matin, nous repartons pour les îles Komodo. C'est là qu'on peut apercevoir les plus grands varans du monde. Nous sautons à terre, nous pénétrons dans la forêt. Devant nous une sorte de lézard trapu, long de presque un mètre grimpe hâtivement sur un tronc d'arbre : c'était précisément un exemplaire juvénile de ces monstres. Un peu plus loin, une grappe d'orchidées se balance au dessus du chemin, je règle mon objectif, mais perçois en même temps une certaine agitation : à une trentaine de mètres se présente notre premier dragon adulte. Long de 2 à 3 mètres, il est à l'arrêt, dressé sur ses pattes avant, et nous fixe. Pas question d'approcher ! Ces animaux sont dangereux et très rapides : ils parviennent à rattraper les cerfs dont ils se nourrissent. Ce dragon de Komodo reprend sa marche, avançant pesam-

ment ses pattes l'une après l'autre, en balançant son corps un peu comme le font nos salamandres ; à chaque pas il déplace sa tête écailleuse de droite à gauche, elle est lourde et épaisse, sa morsure peut être mortelle entraînant des infections presque inguérissables.

Mais nous voici bientôt sur une plate-forme construite au bord d'un ravin ; là, les visiteurs sont à l'abri, et nous pouvons observer sans crainte ces animaux attirés par la viande qu'on leur jette. Finalement nous rentrons et regagnons notre bateau qui nous dépose sur un îlot situé un peu plus loin ; sur le sable achèvent de se dessécher de grandes coquilles de bénitiers. Nous partons nager, munis de nos masques, au dessus d'une prairie de coraux nous formant comme un tapis ondulant aux couleurs tendres.

Notre prochaine étape sera l'île de Flores ; c'est dimanche, nous arrivons sur la place de l'église à l'heure de la messe, car cette île est restée chrétienne et a résisté au Coran comme à l'hindouisme. Après une courte nuit nous entreprenons l'ascension du volcan Kilimutu. Nous progressons au sein d'une forêt de fougères arborescentes qui balancent leur couronne à dix mètres au dessus de nous. Le spectacle aurait plu au Douanier Rousseau. Le soleil commence à briller au travers de ces immenses feuilles finement découpées.

La montée du volcan est plutôt facile. Emergeant soudain de la forêt, nous arrivons sur le bord du cratère ; les roches qui en forment le pourtour tombent à pic dans des eaux bleues foncées, qu'éclaircissent ici et là des taches de soleil et les reflets de quelques nuages. Ces roches bordant le lac projettent des ombres quasiment noires. Dans les environs immédiats nous découvrirons aussi deux autres petits cratères avec leur lac. Chacun est de couleur différente ; sans qu'on



*Tête de balinais*

sache trop pourquoi, ces couleurs se modifient certains jours, passant du vert émeraude à l'ocre ou même à des couleurs brique.

### **Troisième partie : Sumba**

Le plus étonnant restait à venir. Nous redescendons les pentes du Kilimutu et prenons un bateau pour Sumba, ce caboteur assure régulièrement une liaison de nuit avec cette dernière île. Nous étions les seuls occidentaux dans un mélémélo d'autochtones et de petits chevaux que l'on ne trouve assez curieusement que dans ce coin du Pacifique. Dès l'arrivée nous partons en 4x4 vers l'est ; chaque village confectionne des tissus uniques : les tikals, ornés de figures brun rouge, noires, bleues et blanches ; le tissage est très serré, les paquets de fils de coton sont teints à l'avance là où il faut avec des couleurs végétales, puis le travail commence. Les motifs, très compliqués, n'existent que dans la tête des tisseurs ! Dans la partie supérieure de ces tapisseries sont figurés les toits très pentus des demeures locales traditionnelles, sous lesquels s'entassaient les effigies des morts ; à l'étage en dessous on retrouve les silhouettes des vivants, et le tout se mêle à des formes démoniaques, parfois aussi à de petits chevaux. Ces tapisseries sont utilisées comme suaires pour enterrer les morts.

Passant maintenant devant ce qui paraît être une maison commune, il nous semble deviner une activité intrigante. Nous nous approchons. Une douzaine de notables sont assis autour d'un plancher surélevé et abritée du soleil. Au milieu se trouve un homme plutôt jeune qui brandit un couteau ; au moment de notre arrivée il vient d'arracher le cœur d'un petit porc qu'il malaxe dans ses mains sanglantes, en prononçant quelques paroles. Il s'agit, paraît-il, d'une cérémonie magique destinée à faire revenir au village une femme qui venait de fuir pour retourner chez son père. La question posée, c'était soit de décider de son abandon, soit d'organiser une attaque pour la récupérer. Le mari plaignant avait une tête de brute peu sympathique ; nous primes la liberté, via notre interprète, de conseiller l'abandon...



Retournant vers l'ouest, c'est là que nous allions découvrir nos véritables ancêtres du néolithique ! A la sortie d'une forêt de bambous géants aux tiges jaunes d'or, un grand rectangle avait été dégagé sur la pente légère de la colline. Le village consistait en deux rangées de maisons sur pilotis au toit très pentu, et aux coins redressés, deux ou trois menhirs gravés de dessins et d'inscriptions s'élevaient sur la place à l'extrémité de laquelle une sorte d'autel se dressait sur une plate-forme. Nous eûmes le droit de photographier le village, mais à aucun prix l'autel. Poursuivant notre exploration, nous découvrons ensuite un ensemble imposant et complexe de murs cyclopéens en ruine ; vers le centre et en haut d'un petit escalier, on pouvait accéder à une sorte de case rectangulaire, coiffée d'un toit. C'était un lieu sacré réservé à certaines cérémonies et qui constituait, nous dit-on, la construction la plus ancienne de ces lieux.

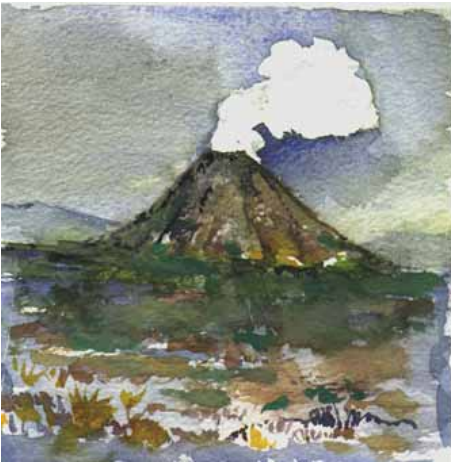
Mais il fallait rentrer ; je me souviens avoir entrevu au passage une femme complètement nue transportant un fagot.

Nous étions arrivés à la fin du périple ; un petit avion nous ramena à Bali. Je profitai de ma dernière soirée pour aller avec notre guide indonésien parcourir quelques champs cultivés dominant l'Océan Indien. Le soleil s'apprêtait à y plonger derrière la ligne de cocotiers du rivage ; quelques vaches étaient en train de paître faisant résonner les belles cloches de bois qu'elles portaient au cou. Ce fut ma dernière image de ces îles dont les habitants partagent, avec ceux de Birmanie et des Indes, le privilège de vivre dans une parfaite symbiose au sein de leurs villages avec la nature et les dieux.

### **Quatrième partie : Conclusion**

Ce genre d'expédition, j'ai eu la chance de les faire dans le sous-continent indien, en Chine et dans le sud-est asiatique, au Japon et enfin dans différentes îles du Pacifique. Ces régions m'ont toutes frappé par un trait qui les distingue : là se maintiennent diverses traditions malgré les avancées du modernisme. La vie de ces peuples peut parfois nous paraître anachronique : au moins ont-ils su maintenir sans état

d'âme et dans une étonnante joie de vivre les coutumes, les fêtes et des rites qui font partie de leur équilibre, et contribuent à la pérennité de leur mode de vie. Il est important pour les hommes de pouvoir conserver leur part de rêve et de spiritualité : cela leur donne l'occasion de se poser quelques questions fondamentales et d'éviter l'angoisse. Les civilisations amputées de leurs symboles risquent de perdre leurs élans, leur cohésion et aussi une certaine hauteur ; en Europe les manifestations communautaires et religieuses sont devenues plus rares, et les fêtes se limitent de plus en plus au folklore. Les carnivals, les tambours et les clowns, ainsi que les reines de beauté, ont partiellement remplacé ce qui pouvait encore évoquer l'indicible.



*Volcan à Java*

De façon analogue les éclatantes fêtes chinoises, accompagnées de danses, de démons et de dragons, gardent un sens communautaire qui les protège.

Il en est de même au Japon, aux alentours des sanctuaires shintoïstes ou bouddhistes, où l'on voit défiler régulièrement des personnages évoquant les légendes du passé, accompagnés de lanternes, de poissons géants, et d'autres masques.

Il en est de même aux Indes avec ces imposantes processions de chars étagés, sculptés avec autant de profusion que les temples et tirés par les éléphants recouverts de riches broderies.

Cette ferveur se retrouve aussi dans les pays musulmans, comme à La Mecque autour de la Pierre noire et dans les mosquées où des centaines de fidèles au coude à coude plongent tous ensemble leur front jusqu'au sol.

Il en est de même au Bhoutan, pendant les trois jours de fête de Paros, qui voient se succéder des danses de dieux et

de démons pendant que résonne dans les hauteurs des vallées himalayennes le son des immenses trompes des monastères.

On pourrait se demander si ces évocations de mondes surnaturels ne seraient pas inconsciemment recherchées par les millions de touristes qui se précipitent en Orient.

Certes il nous reste Lourdes, la Vierge de la Guadalupe, Rome, il nous reste le tintement des cloches de nos églises, mais ils ont été largement supplantés par les matchs de rugby, de football et les jeux olympiques : n'est-ce pas un peu maigre à côté de ce qui se passe ailleurs.

Pour l'homme, se suffire de ce qu'il voit et de ce qu'il peut mesurer, ne serait-ce pas le risque de passer à côté de beaucoup plus. Cela nous permet de nous rassasier d'images, mais peut-être pas d'accéder à un « sens » de la vie.

Je voudrais terminer par une image simpliste : la lune quand elle brille, qu'elle est belle en effet au milieu des étoiles ! Que de poètes l'ont chantée, combien d'amoureux l'ont contemplée ! Mais a-t-on le droit d'oublier sa face cachée ? Si cette face n'existait pas, à quoi serait-elle réduite notre pauvre lune : à une demie coque vide, voir à un disque plat, un non sens, un rien du tout ! Ce qui reste caché excède probablement de beaucoup dans l'univers ce qui est apparent. Dans les îles du Pacifique, il me semble que n'ont pas été joints la joie de vivre, la contemplation de la beauté et, en même temps, pour les hommes, une acceptation plus simple et plus confiante de leur destinée



*Enfant soudanais*